



HAL
open science

La Ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Mathias Rollot. La Ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine. Ruralités Post-Carbone. Milieux, échelles et acteurs de la transition énergétique, 2018. hal-01851275

HAL Id: hal-01851275

<https://hal.science/hal-01851275>

Submitted on 20 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine

par Mathias ROLLOT



© Persbureau VAN EIJNDHOVEN.

THE GLASS FARM AS A DEFINING TEST OF HUMAN ENERGY

Drawing parallels between MVRDV's glass farm and the notion of human energy, this research aims to expose the wider connections between the built environment and human societies, by emphasising how all architectural forms are first and foremost the implementation of political, economic, social, cultural and existential policy. The glass farm project encourages us to question whether we value mechanical energy and technological innovation or whether we want to advance human knowledge and energy. What ways of living do we want to facilitate through the architecture which we are designing, building and inhabiting? Our research intends to show that there is no form of a-situated energy, no form of energy which doesn't affect the lives and locations which it helps to shape. Consequently, when faced with current metamorphoses, thinking about the energy of architecture becomes a way of determining and defending our ethical stances as architectural designers, thinkers and teachers of architecture.

RÉSUMÉ

En confrontant la ferme de verre de MVRDV à la notion d'énergie humaine, cette recherche voudrait faire apparaître les liens qui se tiennent plus largement entre univers bâti et sociétés humaines, et mettre en exergue la façon dont toute forme architecturale est avant tout la mise en œuvre d'un projet de société politique, économique, social, culturel, existentiel. En effet la ferme de verre nous interroge : désirons-nous valoriser l'énergie machinique, l'innovation technologique, ou bien souhaitons-nous promouvoir l'énergie et les savoir-faire humains ? À quelles manières d'être voulons-nous donner lieu au travers de l'architecture que nous dessinons, construisons, habitons ? Notre recherche tentera de le montrer, il n'existe aucune forme d'énergie a-située, aucune forme d'énergie qui n'engage pas des vies et des localités qu'elle contribue à façonner. Dès lors, penser l'énergétique de l'architecture devient, face aux métamorphoses à l'œuvre, un cheminement pour trouver et défendre nos positions éthiques de concepteurs, de penseurs, et d'enseignants de l'architecture.

En confrontant la ferme de verre de MVRDV à la notion d'énergie humaine, cette recherche voudrait faire apparaître les liens qui se tiennent plus largement entre univers bâti et sociétés humaines, et mettre en exergue la façon dont toute forme architecturale est avant tout la mise en œuvre d'un projet de société politique, économique, social, culturel, existentiel.

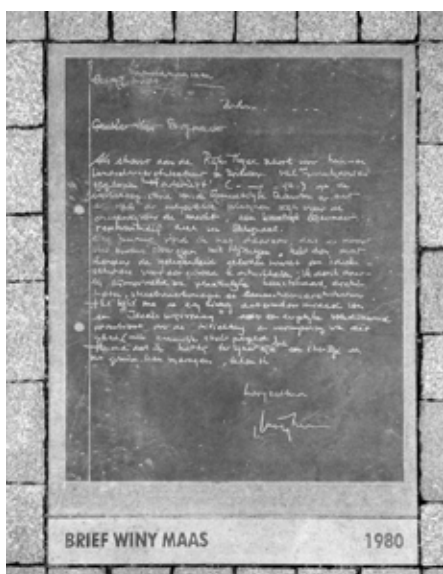
La ferme de verre

Winy MASS, cofondateur de MVRDV, est originaire de Schijndel, petite ville de 20 000 habitants des Pays-Bas. C'est à la municipalité de cette ville qu'il écrit et propose depuis les années 1980 des intentions de projets de réhabilitation pour la place du marché détruite lors de la Seconde Guerre mondiale. La Glass Farm, ferme de verre, est la septième et dernière proposition qu'il fit. Acceptée en 2000 par la municipalité, cette architecture de 1 600 m² fut réalisée sous le feu nourri de critiques et de débats houleux entre partisans et opposants au projet, entre 2008 et 2013. À l'intérieur, un programme commercial mixte assez banal : un restaurant, des magasins et un centre de soin (*wellness center*). La singularité du bâtiment ? Celle de recréer la forme et l'image d'une ferme traditionnelle de la région, non toutefois par le biais de méthodes constructives traditionnelles, ni même au moyen d'une réinterprétation formelle ou technique contemporaine, mais par l'impression (littérale) d'images de fermes sur ses façades. Pour ce faire, les architectes de MVRDV travaillèrent en collaboration avec deux acteurs extérieurs. Tout d'abord, l'artiste Frank van der Salm photographia un ensemble de bâtiments anciens authentiques, et à partir de cette série de photographies, un collage de la « ferme typique » fut réalisé. Puis ce collage numérique fut imprimé au moyen d'une technologie nouvelle sur l'entièreté des 1 800 m² de panneaux vitrés qui composent la façade. C'est cette impression haute définition qui recrée l'esthétique des façades antiques avec une grande précision, donnant ainsi au bâtiment nouveau la possibilité de donner l'illusion de l'ancien. Travaillant explicitement avec la question du souvenir, l'architecture cherche par là à offrir aux visiteurs une forme d'expérience nostalgique du lieu, tente de faire écho à ce passé devenu fantomatique, « étrangement inquiétant ». En effet, selon les règlements d'urbanisme en vigueur à Schijndel, l'enveloppe maximale possible à cet endroit correspond exactement à la forme des fermes traditionnelles... en 1,6 fois plus grand ! De fait, l'agence a « mis à l'échelle » les façades imprimées de sa ferme de verre, donnant ainsi l'impression au visiteur d'être 1,6 fois plus petit, exactement comme lorsqu'il pouvait, petit, parcourir les espaces d'une vraie ferme locale... Et, pour renforcer encore l'effet « madeleine de Proust », l'agence a même dessiné une table et une balançoire surdimensionnées devant le bâtiment.

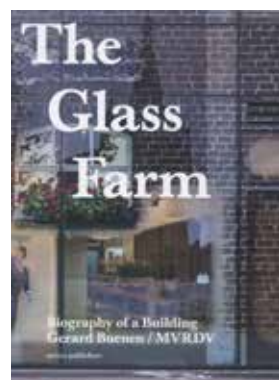
C'est sans surprise que s'est ainsi ouverte, à la livraison du bâtiment, dans le musée local Jan Heestershuis, une exposition qui avait pour titre *Contexte et Authenticité*, et pour but d'expliquer la démarche peu courante des concepteurs, et de justifier, d'une certaine façon, leurs choix et approches. Évidemment, l'étude des débats suscités et de la réception de l'ouvrage par les habitants, ainsi que l'avis et le rôle qu'a pu jouer la maîtrise d'ouvrage dans l'histoire de ce bâtiment sont des éléments qu'il faudrait avoir le temps de présenter et de discuter convenablement avant toute formulation critique à l'égard de la ferme de verre. Pour rester toutefois dans le cadre et la taille de notre article, nous proposons de concentrer nos analyses sur la relation de ce bâtiment au dialogue entre les notions d'éthique et d'esthétique, par le biais de sa confrontation avec la notion d'énergie humaine.



A



B



C

A Un bâtiment complexe à la volumétrie simple. © Persbureau VAN EIJNDHOVEN.

B La première lettre envoyée par Winy MASS en 1980, scannée et reproduite sur le sol devant le bâtiment comme témoignage.

C L'ensemble de la démarche, son histoire, sa réception et son contexte est aujourd'hui analysé et commenté dans un ouvrage paru aux éditions NAI010 (Buena, MAAS, 2014).

Contre-productivité du néorégionalisme technologique en architecture

L'architecture, par-delà son *indéfinition créatrice* (GOETZ, MADEC, YOUNÈS, 2009), pourrait être vue avec Frank Lloyd WRIGHT et Alvar AALTO comme cet art qui « consiste à transformer en pépite d'or une pierre sans valeur » (AALTO, 2012, p. 173)¹. En assemblant deux ou trois pierres, l'architecture crée un seuil, un appui, un coin, bref un espace qualifié qui a une force d'ouverture et une puissance symbolique qui dépassent de loin la valeur des pierres elles-mêmes. Et, dès lors, dans l'énergie humaine de la conception qui agence la brique, tout autant que dans l'énergie humaine de la construction qui l'assemble et la fige dans une forme singulière, les statuts et valeurs de l'objet « brique » sont transformés. Si la valeur du tout est supérieure à la somme des valeurs de ses parties, c'est qu'acte d'architecture il y a eu. Mais alors est-ce vraiment le cas de la ferme de verre ? Quel matériau, en elle, est passé de « pierre sans valeur » à « pépite d'or » ? Quel assemblage constructif, spatial, fonctionnel, a magnifié le peu assemblé, pour ouvrir sur une atmosphère et un espace puissants ? Il semble, au contraire, que dans la réalisation, on ait assemblé l'hypertechnologique et le matériau de pointe pour construire une volumétrie somme toute assez banale, à savoir qu'on ait mis ensemble les pépites d'or pour retrouver un semblant de pierre...

C'est que les actes les plus remarquables du bâtiment sont à l'évidence ceux de l'artiste, de l'ingénieur et de l'industriel ; et nullement ceux de l'architecte. Et si le bâtiment est si particulièrement singulier, si remarquablement innovant, ce n'est pas du point de vue architectural, mais plutôt de l'ingénierie industrielle de pointe. Peut-être l'agence a-t-elle considéré comme réversible la formule d'Alvar AALTO qui considère qu'« un chef-d'œuvre architectural doit être avant tout le symbole de son époque » (AALTO, 2012, p. 29) ; peut-être a-t-elle cru qu'en retour, toute architecture capable de refléter un quelconque *Zeitgeist* puisse être considérée comme un « chef-d'œuvre » ? « Néorégionalisme » (VIGATO, 2008) technologique de mauvais goût, la ferme de verre de MVRDV innove à reculons. Par elle, a été proposé un simulacre (BAUDRILLARD, 1976, 1981), la mythologie d'un passé fantasmé en guise de contemporanéité. Et sous couvert de respect patrimonial et historique, de jouer avec la nostalgie et l'esprit du lieu même, d'une certaine façon, le bâtiment semble occulter tout le savoir-faire traditionnel du territoire, toute la tradition constructive qu'il cherche paradoxalement à mettre en avant par l'image. À l'opposé de toute autosoutenableté des territoires (MAGNAGHI, 2003), la ferme de verre tend à promouvoir des technologies de pointe pour valoriser les esthétiques locales. Et par là peut-être, elle semble paradoxalement conduire à admirer un objet qu'elle contribue à détruire. Qu'il s'agisse de l'hétéronomie de sa conception et de sa construction, de la livraison spectaculaire d'une agence « archistar » délocalisée, ou encore de la considération du caractère mythologisant de son esthétique qui bafoue tout sens constructif et toute tradition vernaculaire, peu importe : la ferme de verre est un produit du *design* globalisé illustrant à merveille une forme d'*antiruralité absolue*. Elle délivre une image fantasmée de ce dont est elle la négation la plus totale : la décence ordinaire, le bon sens paysan (GUÉRANT, ROLLOT, 2016), la tradition rurale avec certes son esthétique, mais aussi ses *manières d'être*, à savoir littéralement ses *ethos*, ses *éthiques*.

¹ « J'étais un jour à Milwaukee avec mon vieil ami Frank LLOYD WRIGHT. Il y a prononcé une conférence qui commençait par ses mots : « Mesdames et messieurs, savez-vous ce qu'est une brique ? C'est un petit objet ordinaire sans grande valeur, qui coûte 11 cents, mais qui a une particularité extraordinaire. Donnez-moi une brique et elle vaudra son pesant d'or. » C'était la première fois que j'entendais quelqu'un parler de manière aussi directe et percutante, en public, de ce qu'est l'architecture. Celle-ci consiste à transformer en pépite d'or une pierre sans valeur. » (AALTO, 2012, p. 173.)

Dit autrement, c'est presque une évidence que de le souligner : jamais la ruralité elle-même n'aurait produit ce bâtiment et son « image de la campagne » : derrière l'impression technologique, le bâtiment lui-même illustre son appartenance urbaine, mondialisée, hypertechnologique. Et en cela, le bâtiment nous invite donc à nous questionner sur la forme d'énergie que nous souhaitons mettre en valeur : désirons-nous valoriser l'énergie machinique, l'innovation technologique, ou bien souhaitons-nous promouvoir l'énergie et les savoir-faire humains ? En effet, nous voudrions le montrer : penser l'architecture, c'est penser la société humaine qu'elle génère. Parce que les formes engagent des matières et des énergies, elles sont avant tout des visions du monde, et construisent effectivement le monde non pas seulement dans son résultat mais aussi dans le processus de sa fabrication. Ainsi, à quelle éthique voulons-nous donner lieu au travers de l'architecture que nous dessinons, construisons, habitons ? Ou, dans ce cas, quelle éthique est donc promue par l'esthétique de la ferme de verre ; quelle forme de société durable permet cette innovation technologique ? À savoir, dit encore autrement, quel projet de société est à l'œuvre dans cette architecture ? Autant d'interrogations dans lesquelles la question de l'énergie est tant implicite qu'omniprésente...

Certainement confrontée à la mutation sociétale, la ruralité contemporaine se cherche ; et pas plus qu'il ne faut penser pouvoir la réduire dans une unité, nous ne cherchons ici à nier ses liens toujours plus forts avec les métropoles, voire même son caractère paradoxalement toujours plus urbain. Entre la tentation de retrouver ce qui a été perdu ou abandonné par l'histoire, l'intérêt et le danger simultanés des conservations et des rénovations patrimoniales, et finalement les ouvertures promises par les nouvelles arrivées technologiques, les identités des ruralités s'hybrident et s'essayent, se réinventent et se diversifient, se complexifient plus que jamais. À cet égard, questionner la cohérence éthique-esthétique des réalisations architecturales, c'est repenser les liens de solidarité entre image et savoir-faire. C'est réaffirmer l'enjeu d'un dialogue raisonné et raisonnable entre géographies, territoires, énergies et établissements humains. C'est dire que la forme architecturale n'est pas si puissante, mais qu'au contraire ce sont aussi l'énergie, la matière et les savoir-faire qu'elle met en œuvre dans ses processus constructifs qui sont les plus constructeurs pour le territoire. Et c'est proposer ainsi de reconsidérer la vitalité de nos héritages bâtis, de nos « identités locales » (ROLLOT, 2014). En effet, pour le dire cette fois au moyen d'un exemple concret, la construction en (vraie !) brique n'engageait pas simplement, à l'époque de son omniprésence, un ensemble de bâtiments architecturaux en brique, et n'était pas principalement une question architecturale. Bien plutôt, elle engageait un projet de société axé autour d'une collaboration de bon sens avec la nature, d'une *fertilisation* (MAGNAGHI, 2003) intelligente de ses géographies. À l'opposé de cela, produire aujourd'hui un *simulacre de brique* par le biais d'une matière imprimée, ce n'est ni bénéficier des bienfaits énergétiques de la brique (simplicité de fabrication, sobriété et facilité de mise en œuvre, capacité d'isolation, mais aussi de stockage de l'énergie captée et retenue, etc.), ni non plus faire profiter à la région des bienfaits de l'économie engendrée par cette mise en œuvre (usines de fabrication, transports, entreprises de mise en œuvre, etc.). C'est détruire le projet de société à l'œuvre derrière la brique, tout en faisant mine, en apparence, d'en conserver les traits spécifiques. Bel exemple de ce fait que, plus résolument que jamais, l'essor du *Junkspace* (KOOLHAAS, 2011) est bien *inversement proportionnel à la disparition du monde* (ROLLOT, 2012) : à savoir que plus nous produisons de plantes en plastique pour combler l'absence de vraies plantes, et plus disparaîtront les dernières espèces végétales de ce monde ; que plus nous contribuerons, architectes, à concevoir et à faire construire des bâtiments en *fausse brique* et plus vite se clôturera enfin la destruction complète des savoir-faire et des tissus économiques et sociaux jadis engendrés par la production de *vraies briques*.



Quelle autosoutenabilité génère la ferme de verre ?

Ainsi, s'interroger sur la façon dont l'énergie peut-être *humaine* ou *machinique* impose de faire des choix dépassant le cadre de l'architecture et de l'urbain : des choix éthico-esthétiques pour l'humain, ses sociétés et leurs métamorphoses respectives. Et en tout cela, la question de l'énergie apparaît non plus seulement comme une question quantitative mais aussi comme une matière qualitative, un choix éthique et politique. C'est la question de l'autonomie et de la crédibilité durables des territoires qui est posée. Comment penser rendre aux ruralités leur dynamisme sans prendre en compte la question des savoir-faire, des matières et des filières qui s'y trouvent, bref, sans considérer leur capacité à développer par elles-mêmes les conditions de possibilité de leur vitalité ? Certainement, en tant que création artistique, la forme architecturale inédite proposée par MVRDV peut stimuler le tourisme et l'attractivité de la ville. Mais tout aussi certainement, nous faut-il insister en conclusion sur la nécessité de défendre d'autres formes de posture architecturale, qui seront plus à même de considérer la ruralité non seulement comme le *jardin des métropoles*, *Le Jardin de Babylone* (CHARBONNEAU, 2002), mais aussi comme des terroirs et des territoires inventifs et stimulants, capables d'une certaine autonomie qui ne serait pas qu'économique mais aussi culturelle et symbolique. Cette autre posture, que l'on nommerait volontiers *architecture des milieux*¹, n'oubliera pas la question de l'énergie humaine et ses devenir. À savoir que, pour le dire autrement avec Rudy Ricciotti, c'est quand il n'y a *que de la main-d'œuvre* qu'on est « au top des enjeux environnementaux », et que « si on doit retrouver une certaine dignité environnementale, il nous faut revenir à la valorisation du travail de la main-d'œuvre » (RICCIOTTI, 2015). Comment faire alors, à l'heure où la main-d'œuvre est si chère, d'une part, et tellement dénigrée, d'autre part ?

D Quelles interactions vivifiantes peuvent se développer entre les savoir-faire locaux et l'esthétique importée du bâtiment ?
© Persbureau VAN EIJNDHOVEN.

1 *Architecture des milieux* en référence aux travaux sur une architecture plus sensible aux contextes dans toutes leurs complexités sociales, symboliques, politiques, rythmiques, naturelles et écosystémiques. Voir à ce sujet les travaux notamment d'Obras, ateliergorges, Boris BOUCHET, Chris YOUNÈS et Stéphane BONZANI.

Plutôt que de continuer à développer des règles restrictives et des normes patrimoniales mortifères, plutôt que d'importer des matières et des savoir-faire complètement hétéronomes et génériques, les pouvoirs publics devraient aujourd'hui travailler à une mise en visibilité des forces en présence, à une cartographie des possibles pour tendre vers un renforcement de la place des acteurs locaux. C'est au prix de ces efforts que pourra renaître un écosystème d'énergies humaines capable de rendre un souffle nouveau à nos ruralités devenues bien moroses. En tout cela, l'étude critique du bâtiment de MVRDV aura certainement bien mis en lumière, par la négative peut-être, en quoi se questionner sur l'énergie et la ruralité est nécessairement engager une réflexion sur le rapport de cohérence qu'entretiennent éthique, esthétique et territoires. En effet, dans le lien que tisse et rend visible l'architecture entre matières, savoir-faire mis en œuvre, résultats bâtis et possibilités d'habitations données, se déploie la relation que veulent établir l'homme, ses établissements et territoires. Ou, pour le dire avec Chris YOUNÈS et Thierry PAQUOT, « il n'y a pas d'esthétique sans éthique » (YOUNÈS, PAQUOT, 2000, p. 9)...

Éloge de l'énergie humaine

Pour conclure, nous voudrions nous attarder un peu plus sur l'idée d'énergie humaine, sur laquelle nous sommes passés jusqu'ici sans nous arrêter. Qu'entend-on par là ? Comme nous le rappelle Chris Younès, bien que « l'énergie semble désigner aujourd'hui une activité qui assure le passage d'un dispositif dynamique d'un état à un autre », *energeia* est à l'origine une idée aristotélicienne qui signifie « l'action ou l'activité en train de se réaliser » (D'ARIENZO, YOUNÈS, LAPENNA, ROLLOT, 2016, p. 22). Tandis que progressivement l'idée d'énergie a évolué pour revêtir le sens qu'on lui donne aujourd'hui, se sont épanouies en physique les notions d'« énergie potentielle » et d'« énergie cinétique », en philosophie l'idée d'« énergie spirituelle » chez Henri BERGSON (1919), dans les courants ésotériques « énergie vitale », depuis les médecines et spiritualité orientales... À cette liste sans contours, nous proposons d'ajouter l'idée d'« énergie humaine », que nous allons essayer ici de circonscrire brièvement en guise d'ouverture.

Nombreux sont les penseurs qui l'ont dit, déjà, de l'excellent *Éloge du carburateur* (CRAWFORD, 2010) à *Penser avec les mains* (ROUGEMONT, 1972) et à *La Main qui pense* (PALLASMAA, 2013) : il existe une relation complexe et puissante entre pensée et action, théorie et pratique, corps et esprit ; une relation qui n'est pas unidirectionnelle mais collaborative, une interaction qui est un dialogue permanent et simultané, non hiérarchique et non contrôlable. Dans le *faire* et notamment l'engagement corporel qu'il impose sont nécessairement convoquées et stimulées des formes de cognitions singulières, et *vice versa*. Ainsi de l'*énergie humaine* nous serions bien en peine de dire en vérité s'il s'agit d'une action ou d'une pensée, de quoi cette énergie dépensée est le fruit, ou à quoi elle contribue – tant bien sûr ce concept reste d'une portée assez vaste pour signifier aussi bien l'innovation conceptuelle que l'assemblage d'un mur en brique. De cette énergie humaine que nous reconnaissons donc comme restant un concept flottant, nous pensons toutefois qu'il y a un intérêt à en faire l'éloge. Parce qu'en effet à l'heure de l'hypertechnologique, l'énergie humaine est mise en ringardise, semble apparaître archaïque, voire rétrograde, face à l'hyperréalité du Web, comme, d'une certaine façon, tout ce qui fait de l'humain ce qu'il est (ANDERS, 2002, 2011 ; ROLLOT, 2016). Et parce que l'époque tend à nous faire confondre frugalité et misère, simplicité et pauvreté, efficacité et technicité, et en tout cela, c'est l'énergie humaine qui est bafouée, insultée. Mais laisser l'énergie

humaine sur les bancs de l'histoire, ce serait bien sûr renier une part de notre condition humaine elle-même ; et oublier que peut-être il y a un sens à faire les choses soi-même, par-delà le comptage rationnel, démystifié, désenchanté, de la modernité. L'enseignement de l'architecture l'a bien compris : nous continuons à enseigner avec des maquettes physiques, par le biais du dessin à la main, et de la géométrie descriptive, à l'heure où nombre d'agences sont passées dans le tout numérique. Pourquoi cela, si ce n'est parce que *faire à la main* apporte aussi quelque chose d'irremplaçable par l'outil numérique ? Dans le faire, l'énergie humaine installe un biorythme à l'heure du tout machinique. Elle installe un rapport au corps qui stimule intimité, créativité et convivialité (ILLICH, 1973) ; elle combat l'hégémonie de l'œil et de la forme plastique et enfin redonne sens à l'échelle humaine du faire. Elle rend enfin visible ce fait qu'il n'existe aucune forme d'*énergie a-située*, aucune forme d'énergie qui n'engage pas, dans ses contours, des vies et des localités qu'elle contribue à façonner.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alvar AALTO, *La Table blanche et autres textes*, Paris, Éd. Parenthèses, 2012.
- Alvar AALTO, « Entre humanisme et matérialisme » (1955), *La Table blanche et autres textes*, Paris, Éd. Parenthèses, 2012.
- Günther ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, t. II, Paris, Éd. Fario, 2011.
- Günther ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, Paris, Éd. L'Encyclopédie des nuisances, 2002.
- Jean BAUDRILLARD, *Simulacres et Simulation*, Paris, Éd. Galilée, 1981.
- Jean BAUDRILLARD *L'Échange symbolique et la Mort*, Paris, Éd. Gallimard, 1976.
- Henri BERGSON, *Énergie spirituelle*, Paris, Éd. PUF, 1919.
- Gerard BUENEN et Winy MAAS, *The Glass Farm, Biography of a Building*, Rotterdam, Éd. NA1010, 2014.
- Bernard CHARBONNEAU, *Le Jardin de Babylone* (1969), Paris, Éd. Encyclopédie des Nuisances, 2002.
- Mathew CRAWFORD, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, Éd. La Découverte, 2010.
- Roberto D'ARIENZO, Chris YOUNÈS, Annarita LAPENNA et Mathias ROLLOT (eds.), *Ressources urbaines latentes*, Genève, Éd. MetisPresses, 2016.
- Benoît GOETZ, Philippe MADEC et Chris YOUNÈS, *Indéfinition de l'architecture*, Paris, Éditions de la Villette, 2009.
- Florian GUERANT et Mathias ROLLOT, *Du bon sens, en faire preuve, tout simplement*, préface Paul ARIÈS, Paris, Éd. Libre et Solidaire, 2016.
- Rem KOOLHAAS, *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Éd. Payot, 2011.
- Ivan ILLICH, *La Convivialité*, Paris, Éd. du Seuil, 1973.
- Alberto MAGNAGHI, *Le Projet local*, Sprimont, Éd. Mardaga, 2003.
- Juhani PALLASMAA, *La Main qui pense. Pour une architecture sensible*, Arles, Éd. Actes Sud, 2013.
- Rudy RICCIOTTI, « Entretien avec Joseph CONFREVEUX », *Contrechamp*, Éd. Mediapart, 2015.
- Mathias ROLLOT, *L'Obsolescence, ouvrir l'impossible*, préface Chris YOUNÈS, Genève, Éd. MetisPresses,
- Mathias ROLLOT, *Saint-Dizier 2020. Projet de ville, Cirey-sur-Blaise*, Éd. Châtelet-Voltaire, 2014.
- Mathias ROLLOT, *De quoi Junkspace est-il le nom ?*, Paris, Éd. ENSAPLV, 2012.
- Denis DE ROUGEMONT, *Penser avec les mains*, Paris, Éd. Gallimard, 1972.
- Jean-Claude VIGATO, *Régionalisme*, Paris, Éd. de la Villette, 2008.
- Chris YOUNÈS et Thierry PAQUOT (eds.), *Éthique, architecture, urbain*, Paris, Éd. La Découverte, 2000.